

informations correspondance ouvrières

Regroupement Inter Entreprise

SOMMAIRE

la sexualité

A propos de

WILHELM REICH

l'automatisme

Les conséquences économiques
de la cybernétisation

LE NUMÉRO
1,20 F
(ou 4 timbres)

mensuel

supplément au numéro 60 - mai 1967

- A PROPOS DE WILHELM REICH -

La Crise sexuelle a pour sous-titre (qui manque dans la présente réédition): Critique de la réforme sexuelle bourgeoise (I). L'auteur y décrit une misère sexuelle qui est encore à bien des égards le lot de la majorité des couples actuels. Il y mène également une polémique contre des conceptions "biologiques" dont l'écho de nos jours se réduit toujours davantage. Le lecteur, croyons-nous, pourra discerner ces deux aspects. En revanche, il n'est peut-être pas inutile de rappeler comment la singulière personnalité de Reich a évolué, quels ont été les thèmes majeurs de son oeuvre entière et, enfin, d'esquisser grossièrement l'état actuel d'une question à laquelle il réserva, un moment donné, le meilleur de sa pensée: les rapports entre société moderne d'exploitation et répression sexuelle.

Wilhelm Reich (1897-1957) fit sa médecine à Vienne, puis se dirigea vers la psychiatrie et la psychanalyse. Dès sa fondation, il entra à la Polyclinique psychanalytique de Freud et s'y tailla bientôt une place en vue. En outre, sans délaisser sa clientèle privée, Reich donnait des consultations dans des dispensaires d'hygiène mentale, subventionnés par des associations social-démocrates et que fréquentaient des ouvriers et des petits employés. Il touchait ainsi un milieu à peu près ignoré de ses confrères en psychanalyse (sauf certains disciples d'Alfred Adler), tous spécialisés dans une clientèle riche et en général issue du même monde que leurs parents (ceux de Reich étaient des fermiers de Galicie autrichienne, des gens fortunés que la première Guerre mondiale devait ruiner).

Clinicien donc,, Reich ne pouvait guère recourir aux méthodes habituelles des psychanalystes orthodoxes, à ces cures qui duraient des mois, des années même, pour arriver à des résultats dérisoires (comme Freud en personne l'a reconnu plus d'une fois). Reich progressivement se mit à employer des méthodes plus expéditives. Plaçant le manque de satisfaction sexuelle complète et répétée à l'origine des névroses, il prescrivait à ses patients de se satisfaire, de surmonter en eux tout sentiment de culpabilité et développer totalement la puissance orgastique, la capacité d'utilisation optimale de l'énergie génitale. Pour cela, il fallait que fondent "blindage" et "résistance" caractériels -comme il les appellera plus tard-, dont l'effet le plus apparent est d'entraîner la rigidité du comportement et des attitudes physiques et mentales, le culte de l'autorité (exercée ou subie), le travestissement constant des motivations réelles de l'individu, l'angoisse et la crainte, etc ...; bref, les manifestations bien connues de la névrose.

Or la compréhension purement intellectuelle, que la psychanalyse donne de sa névrose au patient, n'avait en pratique à peu près aucun effet tangible. Reich s'efforça donc de détruire le "blindage"

(I) la traduction française parut en 1934 aux Editions Sociales Internationales (dépendant du PCF). Dans cette édition le texte de Reich est pris entre une préface de son traducteur et une réfutation marxiste-léniniste due à un certain Sapir, victime au même moment des purges staliniennes.

caractériel -d'origine à la fois individuelle et sociale- à l'aide de techniques, adaptées à chaque individu par le praticien, la végétothérapie. Ces techniques dérivait en partie de l'analyse freudienne classique; mais sur son apport personnel, dont il a toujours dit grand bien, Reich demeurait fort discret. Il semble avoir attaché une grande importance à l'étude et à la remodulation des postures tant caractérielles que musculaires. Rappelons incidemment qu'aujourd'hui c'est la musculature et la respiration qu'on travaille dans le traitement fonctionnel (kinésithérapie) de l'anxiété. Inutile de le préciser, ces méthodes s'inspirent de considérations surtout physiologiques et les théories reichiennes n'ont en rien influées sur elles.

Reich partait en effet d'une théorie "biologique" de l'énergie sexuelle", dont il admet avoir trouvé certains éléments chez le vitaliste Hans Driesch et plus encore dans le concept d'"élan vital", cher à Henri Bergson. C'est le mécanisme de cette "énergie" (notion fondamentale dans toutes les pseudo-sciences) qui, d'après lui, se trouvait bloqué ou freiné chez les névrosés, par suite de leur éducation et de leur expérience sociale, d'où l'incapacité du malade à obtenir une satisfaction sexuelle "complète".

Reich en arrivait donc d'une part à une critique de l'éducation (ou plutôt de l'absence d'éducation) et de la répression sexuelles dans la société bourgeoise (la Crise sexuelle en est une bonne illustration), et à une prise de position critique, politique, face à cette société. D'autre part, Reich élaborait par étapes un ensemble de vues "biologiques" dont le défaut essentiel est qu'il a toujours été le seul à pouvoir les vérifier ...

A notre avis, la "biologie" reichienne, à cette époque, était d'une farine en somme analogue -quant à la valeur scientifique- à celle dont la vieille sexologie faisait usage pour réprimer intellectuellement les pulsions sexuelles. Chez Reich, certes, l'objectif était tout autre et, de même que la soi-disant biologie des sexologues bourgeois, renforçant les préjugés imposés par la société de classes, avait une redoutable efficacité dans la répression mutilatrice, de même la biologie, fantastique mais libératrice, de Reich a permis à de jeunes êtres d'échapper à une affreuse carence, le manque d'amour, ou d'en guérir tant bien que mal. C'est là ce qui touche encore dans l'oeuvre de Reich: cette volonté d'aimer avant tout et à tout prix, d'aimer sans entraves ni lyrisme, de la manière la plus naturelle, normale et souple.

L'évolution politique de Reich ressemble beaucoup à celle d'autres intellectuels plus ou moins déclassés des années vingt et trente. Pendant la période révolutionnaire proprement dite, il se tient à l'écart de la politique. Ensuite, ses activités professionnelles et culturelles au sein de groupements patronnés par la social-démocratie l'amèneront à des idées de gauche de plus en plus prononcées. Sans renoncer pour autant à ses amitiés chez les socialistes, il va évoluer vers un léninisme hétérodoxe et finira par adhérer au Parti. Lorsqu'en 1930 ses difficultés avec les autorités viennoises le pous-

sent à venir s'installer à Berlin, il aura sa place toute faite dans la célèbre cellule qui réunit le gratin des intellectuels communistes de la capitale, une serre chaude et un ghetto tout à la fois.

Il est alors l'un des principaux représentants de l'école freudo-marxiste qui veut doubler la critique sociale traditionnelle d'une critique de la condition sexuelle en général (de la famille, de la vie faite aux jeunes, etc ...). Les théories freudo-marxistes éveillent de vifs échos dans les rangs des Jeunesses communistes et chez les intellectuels. Elles sont cependant énergiquement combattues par l'appareil qui leur reproche d'éloigner les militants des tâches politiques "concrètes".

Ces critiques ont été résumées par le Dr. Ténine, traducteur français de la Crise sexuelle. Celui-ci, dans la préface qu'il écrit pour l'ouvrage qu'il traduit, accuse essentiellement Reich de voir dans la crise sexuelle, non pas une conséquence du conflit entre le "capitalisme décadent" et "les nouveaux rapports sociaux, la nouvelle morale prolétarienne", mais de la contradiction entre des besoins sexuels naturels et éternels, d'une part, et de l'ordre social capitaliste, d'autre part. Reich a répondu à ces arguments, classiques dans le camp du marxisme-léninisme orthodoxe, dans la préface qu'il a rédigé en 1935 pour la deuxième édition allemande de la Sexualité dans la lutte culturelle (2).

Il ne suffit pas, dit-il en substance, de parler de morale prolétarienne, l'important ce sont les conditions réelles de la vie, en droit (législation) comme en fait. Or en URSS l'Etat conformément à la doctrine de Lénine, devait "dépérir" et de même par conséquent la morale prolétarienne. C'est ce qui s'était produit entre 1918 et 1921 à l'époque du communisme de guerre, dont Reich salue bien haut la législation, sans se demander un instant si elle n'était pas le fruit de circonstances déterminées, et vouées à disparaître avec elles. En bref, il s'agissait de rendre vaine toute réglementation morale et d'instaurer une "auto-régulation de la vie sociale".

S'il ne songe pas à développer cette dernière idée, fondamentale pourtant, Reich consacre la seconde partie de son livre à l'évolution de l'URSS vers le rétablissement de la famille et de la répression sexuelle. Il a donc le mérite rare d'examiner le revirement total de la politique stalinienne en la matière. Bien entendu, certains jésuites s'en sont félicités comme d'un triomphe inévitable de la "nature humaine" (toujours la "biologie"!). (3). Reich, lui, y dénonce à juste titre une régression dont le résultat sera, dit-il; "une économie à l'organisation splendide, mais dirigée par des neurasthéniques et des machines vivantes, et non le socialisme" (4). La réalité confirmait déjà cette prédiction mais, à aucun moment,

2) - trad. dans le numéro spécial "Sexualité et répression" de Partisans, oct.-nov. 1966.

3) voir par exemple: Henri Chambre, le Marxisme en Union soviétique, Paris, 1955, p. 84 -

4) The Sexual Revolution, New York, 1962, pp. 206- 07.

Reich ne s'est soucié de rechercher ses bases économiques et sociales: on dirait, ici comme dans le reste de son oeuvre, qu'il voyait dans ces facteurs quelque chose comme l'"intendance" et qui suivra quand la politique sexuelle correcte aura été adoptée, en harmonie avec la politique correcte du Parti.

Pour revenir à son critique français, Reich précise dans sa réponse qu'il rejette le concept de sexualité absolue, si souvent employé par les freudiens orthodoxes. Selon lui, il y a conflit entre une pulsion biologique déterminée et la manière dont celle-ci est traitée par l'ordre social. Ce traitement varie considérablement d'un type de société à un autre. La critique révolutionnaire (qui va à la racine des choses, dit Reich après Marx) a pour objet de dévoiler la nature historique, la nature de classe, de ce traitement à une époque donnée, la nôtre en l'occurrence.

oooooooooooooooooooo

Reich n'a pas seulement critiqué ce qui se passait en URSS. En 1933, sous ses yeux, à lui qui participait à des réunions communes de dirigeants socialistes et communistes, se produisit l'effondrement sans combat, la reddition sans condition, du riche et puissant mouvement ouvrier allemand. Il a consacré au phénomène l'un de ses plus intéressants ouvrages: Fascisme et psychologie des masses (5).

Reich y analyse du point de vue de la Sex-Oekonomie, l'économie sexuelle (comme on dit l'économie politique), les conditions de l'arrivée au pouvoir des nazis. Pour lui, il faut en chercher les raisons fondamentales moins dans la sphère politique, ou même économique, que dans un complexe émotionnel étendu à l'échelle des masses et unissant le désir de la liberté à la fuite devant les responsabilités que l'exercice de la liberté engendre. Complexe qui, au niveau de l'individu, vient se superposer au désir de total accomplissement sexuel et à la peur de la sexualité normale. Cette peur des responsabilités et des initiatives a pour corollaire une fixation au Chef infallible, de même que la persistance de la cellule familiale et le culte de la famille- aboutit à doubler l'image du Chef collectif par celle du Père autoritaire mais juste. Cette conception n'est pas sans rejoindre, du moins en partie, les essais de comprendre le nazisme, esquissés par des psychanalystes orthodoxes, encore que ces derniers ont rarement critiqués de manière aussi radicale la famille et l'idéologie conservatrice qu'elle secrète tout naturellement (tout en engendrant cependant, à certains moments, des poussées de révolte).

Toutefois, Reich se sépare irrémédiablement de ses confrères sur un point où ceux-ci par indifférence- et donc par ignorance- étaient incapables de promener leurs dâctes regards: le comportement des masses. Son diagnostic, Reich le portait en ces termes:

5) The Mass Psychology of Fascism, New York, 1946 (1ère éd. all., 1933). On trouve un essai d'interprétation de la victoire des nazis dans la seule oeuvre de Reich traduite en français depuis la Crise sexuelle: la Fonction de l'orgasme, Paris, 1952, pp. 88-190-99.

"Les larges masses ne comprennent rien à ce qui se passe autour d'elles. Elles ne connaissent que leurs misères physiques et psychiques, mais non les causes objectives de celles-ci. Il apparaît que l'oppression matérielle et culturelle de la vie s'est enracinée dans la masse des opprimés elle-même, soit sous forme de passivité, soit sous forme d'attitudes politiques qui contredisent leurs intérêts réels. Il apparaît que la structure humaine est asservie à toute autorité et craint la vie qu'elle voudrait réaliser ... La peur du "chaos moral", dans le cas d'un bouleversement social des rapports établis, ne domine pas seulement la réaction politique et sa direction, mais aussi de larges couches de la direction socialiste, et cela tout autant que les masses infestées par la morale négatrice de la vie" (6).

Ce passage et d'autres, qu'il serait trop long d'aligner ici, exprime une déception que Reich partageait à l'époque avec un grand nombre de membres des partis communistes et qui, depuis, se retrouve fréquemment en divers groupements d'inspiration trotskiste, anarchiste, situationniste, philosophique, etc.. Reich, comme sa postérité plus ou moins indirecte, reste en dernière instance fidèle à l'idée que le Parti décide de tout; et s'il y avait maintenant catastrophe, c'est que les décisions étaient prises par une "bureaucratie" trop bornée. Ce n'est pas le lieu de discuter ici cette analyse, finalement léniniste (et donc social-démocrate), que nous n'admettons que très partiellement et dans une perspective tout à fait différente. En revanche, Reich propose du comportement conservateur des masses, et de ses racines, une analyse qui mérite réflexion:

"Dans les périodes "calmes", de démocratie formelle, l'ouvrier voit en théorie s'ouvrir deux possibilités. Ou bien s'identifier à la classe moyenne, placée au-dessus de lui; ou bien, s'identifier à sa propre situation, arrivant ainsi à des formes d'existence pour soi, opposées aux formes réactionnaires".

Dans un cas, on cherchera à imiter le mode de vie des classes bourgeoises; dans l'autre, à dégager un mode de vie indépendant du précédent et opposé à lui. La mission du Parti, et le parti socialiste comme le parti communiste n'ont pas su la remplir, c'est de provoquer une rupture avec "les petites habitudes apparemment dénuées d'importance de la vie quotidienne". Ce que Reich exposait ainsi:

"La chambre à coucher de petit-bourgeois (à un seul lit) que le "prolétaire" acquiert à la première occasion, même s'il est communiste; le refoulement qu'elle provoque chez la femme; les habits du dimanche; le comportement guindé dans la danse; tout cela et des milliers d'autres petites choses exercent, par leur répétition quotidienne, une influence incomparablement plus puissante que les influences que sont susceptibles de contrecarrer des milliers de meetings et de tracts révolutionnaires. L'influence d'une existence intimement réactionnaire est continue;

6) Manifeste de la Sexpol, 1936; trad. dans Partisans, p. 47.

elle remplit chaque pore de la vie quotidienne, tandis que le travail à l'usine et le tract n'ont d'effet que pendant des heures. Tenter "d'aller aux masses" en organisant des fêtes était un mauvais calcul parce que cela revenait à en appeler seulement aux forces conservatrices chez les travailleurs. Le fascisme réactionnaire était infiniment plus apte à employer ce genre de méthodes".

Aussi la propagande communiste ne pouvait-elle se limiter à dénoncer la misère immédiate de l'ouvrier, elle devait également lui faire prendre conscience de sa misère sexuelle et culturelle. Plus encore, elle devait le faire en proposant une alternative concrète à "l'adaptation structurelle de la classe ouvrière aux classes moyennes", à la "structure conservatrice" née de l'élévation de ses conditions de vie et qui, à présent, "venait inhiber le développement de ses sentiments révolutionnaires". (7)

"La direction du parti doit porter la conscience révolutionnaire aux masses", incapables de passer, par elles-mêmes, de "la spontanéité révolutionnaire à la conscience du but final socialiste", dit Reich dans Qu'est-ce que la conscience de classe? (8). Il voulait voir le Parti surmonter la séparation entre dirigeants et exécutants et invoquait à ce propos l'exemple de Lénine qui, en octobre 1917, à la veille de l'insurrection, et face à l'opposition des dirigeants de son parti, "s'était tourné vers la masse des militants" bolcheviks sans chercher à intriguer ou à former une fraction" (9).

Aux trotskistes de la IVème Internationale, Reich reprochait de vouloir créer un parti "en l'air", alors qu'il fallait au préalable forger une conception d'ensemble et une pratique conformes à la réalité. Ainsi, en donnant la priorité "aux questions qui intéressent les diverses couches de la population", on éviterait "aux cadres dirigeants d'être séparés des masses" (10). Bref, c'était le très classique "ne pas se couper des masses", condamné à rester platonique, du fait que, dans les pays développés au moins, fonction dirigeante et fonction exécutante sont automatiquement séparées, à tous les échelons, quels qu'ils soient. Aussi, lorsque dans des conditions déterminées, les exploités cherchent à s'émanciper ne peuvent-ils compter que sur leurs propres forces, leur propre action "sauvage". C'est dans la lutte même que les consciences peuvent se transformer, dans la lutte effective que les anciens clivages et les anciens réflexes tendent à s'abolir. (Ceci reste vrai d'ailleurs même quand il s'agit de mouvements organisés par en haut dans le but de renforcer l'ordre existant en déracinant l'ordre ancien, c'est-à-dire dans une révolution bourgeoise de type nouveau; voir la révolution culturelle chinoise.)

7) The Masspsychology of Fascism, pp. 57-62.

8) Was ist Klassenbewusstsein? (publié sous le pseudonyme d'Ernst Parell, Copenhague, 1934), p.10

9) ibid.., p. 44.

10) ibid.., p. 45

Voilà pourquoi il est ridicule de rapprocher Reich des théoriciens les plus connus de ce qui fut le communisme-de-conseils, tout en pleurnichant sur le sort d'un "marxiste qui sur le tard régresse (sic) à une espèce d'anarchisme", comme croit bon de le faire le reichien Boris Fraenkel (II). "D'abord parce que la régression historique, qui se manifesta au grand jour en 1933, est due -en ce qui les concerne- aux partis marxistes eux-mêmes et que Reich, contrairement à ses épigones actuels, fut capable de s'en apercevoir; ensuite, parce que Reich voulait simplement élargir le champ de préoccupations des partis marxistes, sans se fonder sur l'action directe et en masse, comme l'ont toujours prôné Pannekoek, Gorter et tant d'autres.

Il y a un abîme entre la conception selon laquelle la conscience de classe naît de la lutte acharnée des masses et est pratiquement inséparable d'elle, et celle de Reich au début des années trente. Celui-ci combinait alors, à sa vision globale du psychisme humain dans les conditions capitalistes, un point de vue d'appareil. "Plus la base de masse du mouvement révolutionnaire est large, disait-il, et d'autant moindre sera la nécessité de recourir à la force, d'autant moindre également l'angoisse des masses face à la révolution. Il en ira de même d'autant plus grande sera l'influence (du mouvement) au sein de l'armée et de l'appareil d'Etat ... L'importance de cette base de masse dépend de la manière dont le parti révolutionnaire réussira à parler la langue de toutes les couches laborieuses de la population, dont il saura exprimer les vœux et les idées révolutionnaires". Tout cela venant après un fiasco sans exemple! Mais un exemple, Reich en avait au moins un: "Lénine, le plus grand psychologue des masses de tous les temps, le Chef de la révolution russe" (I2).

Or, c'est pour cette raison même que les communistes-de-conseils-Otto Ruehle par exemple- voyaient en Lénine un révolutionnaire bourgeois, prônant le "modèle jacobin" selon lequel "les dirigeants révolutionnaires ayant reçu l'éducation adéquate sont seuls capables de comprendre les situations, de diriger et commander les forces en lice ... Cette distinction entre la tête et le corps, les intellectuels et les masses, les officiers et les simples soldats, correspond à la dualité de la société de classes ... à l'ordre social bourgeois dont elle n'est que la reproduction" (I3).

On est à cent lieues de Reich et de ses tentatives, si compliquées, de maintenir et restaurer une tradition politique incapable de faire face à une crise réelle. Entendons-nous bien: en soi, il importe peu que le brave Fraenkel fasse un contre-sens; mais, il est inutile, aussi, de laisser s'accréditer une légende.

oooooooooooooooooooo

II) "Pour Wilhelm Reich", Partisans, p. 101.

I2) Was ist Klassenbewusstsein?, p. 56.

I3) dans Living Marxism, sept. 1939, p. 248. Ruehle a voulu, lui aussi, donner au marxisme une dimension psychologique et s'en est allé la chercher chez Alfred Adler. Cette source d'inspiration affadit plutôt qu'elle ne renforça l'expression de sa pensée. Mais lorsqu'il avait quelque chose de réel à dire, Ruehle laissait tomber sa ~~panoplie~~ panoplie adlérienne.

Bientôt d'ailleurs Reich devait cesser de penser politiquement de manière active. Il est certain que le désastre allemand - le triomphe du nazisme sans coup férir - contribua à l'en détourner. Mais, également, ses conditions de vie avaient changé du tout au tout. Emigré, il ne donnait plus de consultations dans des dispensaires populaires, il ne participait plus à la vie de cercles culturels. Il était maintenant chargé de cours à l'université d'Oslo.

Dans un premier temps, Reich s'efforça de relancer son mouvement "pour une politique sexuelle" (Sexpol), conçu à l'origine comme l'une de ces multiples organisations destinées à faire rayonner l'influence du Parti communiste allemand. Mais, faute d'un milieu approprié à son développement, la tentative échoua. Et Reich, dès lors, évolua vers un anarchisme métapolitique.

Les anarchistes allemands avaient déjà suffisamment d'esprit libertaire pour que Reich pût leur apprendre grand-chose. En exil, Reich fut cependant bien accueilli dans les milieux anarchisants américains où l'on aimait son goût des libertés individuelles et sa vigoureuse critique du totalitarisme et de l'abêtissement généralisés. Le dernier de ses ouvrages à consonance politique, Ecoute, petit homme! (1948) (I4), présente d'ailleurs une forte coloration anarchiste-individualiste (mais, cela va de soi, sans la mièvrerie verbeuse de ses homologues français).

oooooooooooooooooooooooooooo

A Oslo, où il enseignait la "psychanalyse caractérielle", Reich ne tarda pas à s'engager dans une voie nouvelle et que, pourtant, ses travaux sur l'"énergie sexuelle" laissaient préfigurer. Un beau jour, il se demanda si "les organes sexuels en état d'excitation accuseraient une augmentation dans leur charge bio-électrique?" (I5)

Subventionné par l'université, Reich mit au point, en 1935, un appareil qui "consistait en une chaîne de tubes d'électrons" (la description s'arrête là). Comme cela se conçoit aisément, l'appareil lui confirma que son intuition était juste. La nature bio-électrique du cancer et de l'anxiété étant ainsi établie, l'économie sexuelle accéda au rang de science naturelle sous le nom "d'organomie". Peu après, ses travaux lui ayant attiré quelques mécènes, Reich fit une découverte que rien ne permettait d'augurer: celle des bions, ou vé-

I4) Listen, Little man!, New York, 1965.

I5) La Fonction de l'orgasme, pp. 285 et suiv. Le vocabulaire de Reich est farci d'expressions telles que biogénèse, bio-énergie, énergie bio-psychique, énergie végétative, charge bio-électrique, etc.. Mais ses descriptions sont en réalité parfaitement arbitraires puisqu'elles reposent, non sur des mesures vérifiables, mais sur des impressions faciles à suggérer à un sujet quelconque. Exemple: "L'accroissement de la charge bio-électrique se produit seulement lorsque le plaisir biologique s'accompagne d'une sensation de courant". - ibid., p. 291).

sicules d'énergie orgonale ou "énergie biologique spécifique" ou "énergie vitale" "universellement présente et démontrable visuellement, thermiquement, électroscopiquement et à l'aide d'un compteur Geiger", bref ce qui se tient derrière la vie, la fonction vivante, dont "la manifestation fondamentale est la fonction sexuelle génitale" (I6).

Avec les bions, "formes qui font la transition de la matière inorganique à la matière organique", le problème si délicat de l'approvisionnement en orgone était résolu. Il s'agissait d'un genre de bactéries qui se développent en bouillon de culture et dont Reich découvrit la première espèce, les bions bleus, par hasard, en circulant dans sa cave toute imprégnée d'énergie orgonale à la suite de ses recherches en ce domaine. Il en a laissé une description à haute teneur poétique - et le XXème siècle en connaît peu de semblables! - mais sans doute fort incomplète puisqu'aucun biologiste travaillant en laboratoire n'a réussi à en trouver. On sait qu'en science la reproductibilité d'une expérience est le critère de sa vérité ...

Reich, toutefois, n'avait cure de ces détails. Au prix de recherches constantes, aidés par quelques amis, il multipliait ses travaux sur les applications au cancer de tissus désintégrés à l'aide de bions. En 1939; il gagna les Etats-Unis et ce sol béni vit fleurir de nouvelles réalisations. Et d'abord, en 1940, c'est l'invention de l'accumulateur d'énergie orgonale, qui avait pour propriété la plus intéressante de pouvoir être loué contre versement d'une bonne somme. Un ensemble de laboratoires fut construit en un lieu baptisé Orgonon, grâce aux fonds acquis de la sorte et grâce aussi à des mécènes. Reich s'y entendait comme pas un pour récolter de l'argent (ce n'est pas pour rien qu'il était psychanalyste!); mais ce serait une grave erreur que de voir en lui un charlatan vulgaire. Son destin entémoigne: avant toutes choses il était possédé par ses recherches et celles-ci, entre autres résultats, lui permettaient de vivre très largement.

L'accumulateur avait l'aspect d'une cabine recouverte à l'intérieur de divers matériaux disposés en couches (que Reich décrit avec minutie), où l'on fait circuler de l'énergie orgonale. S'ils en avaient les moyens financiers, cancéreux, constipés, arthritiques, impuissants et autres séjournaient dans cette cabine et s'en trouvaient fort bien. Par la suite, et pour satisfaire une clientèle moins fortunée, ~~xx~~ l'accumulateur fut miniaturisé sous formes de petites boîtes ou de couvertures. Cette invention valut à son auteur une grande notoriété, et aussi une fin tragique.

Autre création: la théorie de la surimposition cosmique de deux courants d'énergie orgonale comme origine des orages, des aurores boréales et des galaxies. Il s'agit d'une théorie de la copulation généralisée à l'univers qui, comme dans les systèmes mystiques, développe avec une naïveté imperturbable quelques grands thèmes obsessionnels. Mais c'est beau, grandiose et très beau; on aimerait que ce soit vrai, rien que pour emmerder les savants, et puisque de toute façon la bombe atomique ne risque pas de sortir des "équations organomiques" ou des "équations de la gravité et de l'anti-gravité"

(l'un des thèmes d'élection de la pseudo-science en Amérique, comme Martin Gardner le montre dans le livre qu'il a consacré à ce sujet et où Reich tient une place de choix).

La bombe atomique? Non, certes. Mais, l'anti-bombe, oui! L'idée vint à Reich, en 1950, que l'énergie orgonale de l'atmosphère, ou OR, était capable de fournir un antidote puissant aux effets des radiations nucléaires. La première, avait-il déjà dit, pouvait se comparer à ce que signifie "Dieu", au plan psychologique, et la seconde, bien sûr, équivalait au "Diable". Une série d'expériences eut lieu qui démontrèrent la justesse de l'hypothèse de base, non sans péril pour l'une des expérimentatrices frappée d'un mal étrange et peut-être contagieux. Reich fut donc contraint de mettre un point final à toute l'affaire. Ces travaux avaient cependant amené à découvrir la DOR, ou énergie orgonale morte, décelable au compteur Geiger. Lorsqu'elle se concentre en nuages noirs, la DOR fait tout se taire dans la nature, les oiseaux et les grenouilles; elle donne un aspect "très triste" aux feuilles des arbres et aux aiguilles des sapins; les lacs cessent de luire; et chez l'homme ces nuages provoquent une "angoisse profonde", indescriptible. En revanche, l'OR, dirigée vers le ciel par une espèce de canon, sert à faire crever les nuages et donc pleuvoir.

Au milieu de ces découvertes et inventions surprenantes, Reich méditait. Il parvint à composer ainsi un étrange mélange de considérations sur la mort du Christ, l'orgasme, la vérité, la "peste émotionnelle" (ou état de médiocrité paranoïaque qui affecte le "petit homme"), et la Vie. Et cet ancien matérialiste revenait doucement à une vision pessimiste de la "nature humaine", apparentée à la Weltanschauung (conception du monde) du catholicisme jusqu'à Vatican II. "Le fascisme, disait-il, a éveillé un monde endormi aux réalités de la structure caractérielle de l'humanité tout entière. Les raisons pour lesquelles le fascisme exerce sur les masses asiatiques du XXème siècle une influence funeste rappellent, avec gravité, quel mal la transformation mystique de la Vie vivante a fait à des milliards d'êtres humains au long des âges". Et seul l'"accouplement naturel dans les pires conditions, tant intérieures qu'extérieures" demeure comme une protestation de la Vie elle-même. La crise millénaire de l'humanité est avant tout une crise de l'éducation (à laquelle pourrait pallier entre autres l'enseignement de l'orgonomie dans les écoles. (17). Telle était, comme il le proclamait lui-même, la conclusion logique de ces conceptions de toujours. En attendant, il ne restait plus à Reich qu'à entrer en contact avec l'espace. Ce que rapporte un livre publié en 1957, l'année où le premier Spoutnik fut lancé.

Cette même année - il y a dix ans - Wilhelm Reich mourut au pénitencier de Lewisbourg. Il avait été condamné sur les requisitions de l'administration fédérale américaine. Après enquête - et aux Etats-Unis de telles enquêtes sont d'autant plus rigoureuses que le Droit, très libéral en la matière, offre mille échappatoires aux

17) Wilhelm Reich, Selected Writings, pp. 500-02. Nous avons tiré de ce livre sidérant les passages relatifs aux découvertes de Reich.

marchands de remèdes-bidon-, les experts conclurent à l'inexistence de l'énergie orgonale excitée". Par conséquent, les fameux accumulateurs lancés dans le commerce constituaient un délit de tromperie sur la marchandise. Le tribunal suivit l'administration et ordonna le retrait du commerce de ces appareils ainsi que de certains ouvrages de Reich, dont les traductions anglaises de la Sexualité dans la lutte culturelle et de Fascisme et Psychologie des masses. Ces dernières années, grâce à une tolérance à éclipse, les objets du délit ont fait leur réapparition sur le marché intérieur américain. Dans le Maine, aux environs d'Orgonon, des fermiers continuent d'élever le poulet à grand renfort d'orgone ...

La condamnation personnelle de Reich est en grande partie imputable à son attitude envers ses juges; il les méprisait et ces gens-là n'aiment pas ça. Reich refusa de se présenter devant la Cour. Il ne voulait pas, disait-il, répéter l'erreur de Galilée. Il refusa également de donner le moindre détail sur la nature de l'orgone car l'administration, selon lui, était noyauté par des "rouges" qui voulaient transmettre à l'URSS le secret de l'énergie orgonale. Son argument essentiel, c'était que la "structure du droit américain reposait à l'origine sur la "Loi naturelle"; et, lui qui s'était voué à "élucider les manifestations fonctionnelles fondamentales" de cette Loi naturelle, il n'avait aucun compte à rendre aux tribunaux. Deux ans de prison. Il y resta.

Certains lecteurs trouveront peut-être quelque peu superflus les passages consacrés à Reich "orgonomiste". Et pourtant ne valait-il pas la peine de retracer l'évolution de ce penseur passionné, dominé par deux idées fixes: libérer les hommes de la peur en général, de la peur devant la sexualité en particulier, et capter une forme inconnue d'énergie pour la mettre au service de l'humanité?

Que la seconde de ces ambitions relevait en l'occurrence de la pseudo-science, c'est net. Que la psychanalyse, même sous sa forme la plus radicale et généreuse, soit incapable de réaliser la première, cela semble tout aussi évident. Après tout, si cette dernière constatation pouvait contribuer à ruiner le mythe tenace d'une "psychanalyse révolutionnaire", elle ne serait pas inutile.

oooooooooooooooooooooooooooo

La critique de la réforme sexuelle bourgeoise, que Reich a faite en son temps, est loin d'être caduque en tous points. Ainsi de sa critique de mariage sous l'angle sexuel, quand bien même celle-ci semble excessive et mal assurée dans ses généralisations quantitatives (pp. 63-64). Et s'il est vrai, comme on l'a fait remarquer de divers côtés, que la répression sexuelle des jeunes, et aussi des "adultes", a perdu en partie son masque autoritaire, il ne suit pas de là qu'elle ait disparu.

Dans la sphère de production, la fonction d'autorité s'est parcelarisée. (18). A un centre de décision unique (idéalement, c'est-à-dire sans tenir compte des lois du marché), le patron, sont venus

18) L'étude la plus riche d'idées (encore que contestables) sur cette question est celle de S. Chatel, "Hiérarchie et gestion collective", Socialisme ou Barbarie, n°s 37 et 38.

se substituer de multiples centres, tant humains que mécaniques. La structure du commandement s'en est trouvée tout à la fois assouplie (en ce sens que la décision a pris un caractère plus spécialisé) et exposée à de sérieux grippages (parce que les divers éléments de la décision- liés chacun à des instances différentes- se contrecarrent). Plus souple, la décision s'applique avec plus de rigueur, car elle enserme avec plus de précision les conditions du travail. En revanche, plus il y aura de participants à l'élaboration de la décision, et plus son exécution obligera la base à faire preuve d'initiative. A la limite (idéalement), ce sera le débrouillage individuel généralisé, comme dans la branche orientale du capitalisme.

Si l'on veut pousser plus loin l'abstraction on dira d'une manière générale que plus le travail est spécialisé, moins grande est la marge d'initiative laissée au producteur. Plus la spécialisation est grande, en effet, et plus on peut raffiner le contrôle. Ce contrôle sera fondé sur des mesures, lesquelles excluent à la limite toute intervention de l'exécutant, et même du concepteur (sauf aux niveaux élevés).

A chaque étape du circuit parcouru par le produit- de la conception au dernier stade de la distribution- interviennent des cellules régulatrices, elles-mêmes soumises à des centres de décisions multiples, spécialisés et portés à se contrecarrer mutuellement- dans le cadre d'une rationalité dont la base cachée demeure la loi de la valeur (modifiée dans son fonctionnement- mais peu importe ici).

Ce modèle se retrouve au plan de la société globale. Là aussi, à chaque cycle du produit de l'homme par l'homme (les êtres humains), les instances d'intervention se sont parcellarisées. Et, là aussi, elles obéissent à une rationalité propre à l'ordre existant (bourgeois), une rationalité qui s'incarne dans l'argent, mesure suprême des êtres et des choses. Ce qui dans cette évolution nous intéresse ici, c'est la réduction achevée de la sphère qui dans les autres sociétés était consacrée aux activités rituelles (la fête, le jeu, la transmission et la réception de la culture profane-religieuse) à une sphère d'activités collectives quantifiables, c'est-à-dire permettant une comptabilité globale et donc des prédictions (de plus en plus fines). Cette sphère est découpée en spécialités génératrices de profit (tourisme, sport, culture moderne, etc..), ou nécessaires à la bonne marche de la production et de la société et financées par péréquation de la plus-value globale (enseignement, services de santé, politique). Ainsi, d'une part, les organes administratifs et répressifs se spécialisent et se ramifient; d'autre part, la sphère traditionnellement vouée à la liberté du temps se répartit en secteurs autonomes et cloisonnés.

Ce système, comme celui qui régit la sphère de la production, est souple et diversifié: il cerne l'individu de toutes parts et le contraint dans des domaines déterminés; dans d'autres, l'individu a le choix entre plusieurs possibilités prévues à l'avance. A la limite, sans doute, l'individu peut refuser un choix dont les conséquences sont secondaires du point de vue de la production. Mais cela revient à rompre avec ses contemporains, se couper l'accès aux conduites spécialisées et reconnues normales, ainsi qu'au langage ~~qu'elles~~ qu'elles impli-

sent d'être liées. C'est ce que proclamait en 1795, dans le langage de l'époque, un pionnier de la sexologie, Sade: "La propagation n'est nullement le but de la nature, elle n'en est qu'une tolérance". Cent cinquante ans après, cette évidence est admise, même par les groupes les plus réactionnaires (clergé catholique).

Un autre facteur dont l'importance ici n'est pas moins grande, c'est la "promotion" de la femme, suffisamment libérée des tâches domestiques pour être occupée dans le cycle de la production (ou, au contraire exclue de toute activité). Certes, cette évolution ne date pas d'hier et elle est loin d'être achevée. L'élément relativement nouveau, c'est que la femme tend à échapper à son statut d'objet, non seulement à ses yeux mais à ceux des autres. Au plan juridique et au plan civique en général, la femme jouit déjà des mêmes droits que l'homme - s'il reste vrai que son droit sur le produit de son corps (avortement) lui est toujours contesté (sauf quand des considérations économiques entre en jeu, ainsi dans les pays arriérés où le démarrage de l'accumulation élargie exige le maximum de capitaux disponibles, serait-ce aux dépens de la formation du "capital humain", largement pléthorique d'ailleurs; ex. La Russie du communisme de guerre et de la N.E.P., la Chine actuelle).

Comme le sexologue Alfred Kinsey l'a constaté, les restrictions frappant le comportement sexuel de la femme tendent à disparaître, mais lentement. Et la diffusion sans cesse croissante de contraceptifs efficaces, d'un emploi simple, va accélérer ce processus. En ce qui concerne l'homme, la pénicilline a mis à peu près fin aux maladies vénériennes, ce fléau qui, il y a trente ans encore, constituait l'un des plus sûrs garants de la fidélité conjugale de l'homme et un facteur actif de névroses. Les antibiotiques ont fait plus pour la réforme sexuelle qu'un siècle de ces prêches, si justement fustigés par Reich.

Et malgré cela, les barrières ne se sont pas effondrées, au contraire peut-être. L'argent (ou le diplôme, en tant que promesse d'argent) continue de régler pour l'essentiel les rapports entre les êtres humains, et donc les rapports sexuels et leur institutionnalisation dans le mariage. Celui-ci est de moins en moins arrangé par les parents ou par un intermédiaire, et donc de plus en plus par les intéressés eux-mêmes. Cette tendance à l'auto-émancipation a d'ailleurs plutôt stimulé que freiné la hâte à se "caser". On se marie plus jeune et, le cas échéant, le divorce permet d'éviter les pires conséquences du régime monogamique, si bien décrites par Reich. Mais ce ne peut être qu'un palliatif - toujours dommageable aux enfants du couple séparé - et que l'on ne saurait répéter à volonté (même si, comme dans les ménages ouvriers, on recourt à la procédure légale de divorce moins souvent que chez les riches et se dirige souvent, après une première séparation, vers la liaison durable).

Certes on éprouve moins de crainte à faire l'amour sans sanction légale; encore que les problèmes de logement sont plus graves, s'il se peut, que naguère et que, sur ce plan, la famille retrouve fréquemment sa voix au chapitre. Mais la classe sociale d'origine demeure le principal facteur d'union, comme hier, sinon plus. Le but

recherché, c'est l'intérêt individuel et non l'accord profond, dont la probabilité ne peut être permanente, du moins dans le plus grand nombre de cas.

L'intérêt individuel prend moins souvent, il est vrai, l'aspect de la dot, des biens actuels ou de l'héritage à venir. Il s'incarne de plus en plus dans le diplôme du cadre, l'emploi garanti ou la qualification reconnue. Il porte toujours davantage la marque de la spécialisation, tandis que s'exarcent les préjugés de catégories, s'accroissent si possible les différences de niveau de revenus, de culture et donc de modes de vie et d'aspirations. Ces différences réelles, vécues, sont cependant maintenues dans le cadre comptable, commun au temps de travail et au temps de loisir, où dominent les règles de la moyenne qu'impose la recherche du profit à l'ère de la production de masse. Et qui dit moyenne, dit aussi accommodement pour les uns, ferment de crise pour les autres, quand ce n'est pas l'un et l'autre successivement. Dans ces conditions, l'étonnant n'est pas la fréquence déjà élevée des cas de névroses passagères ou durables, l'étonnant c'est qu'ils ne se multiplient pas à un rythme plus forcené encore. En réalité, le temps comptabilisé du loisir sert de cadre au déclenchement régulier de "petites névroses" où la contraction nerveuse trouve une détente.

Comme les travaux de Kinsey l'ont montré, l'accomplissement de la fonction sexuelle varie énormément d'un individu à un autre, en raison de sa classe sociale entre autres. On peut donc aujourd'hui, comme Reich hier, parler de misère sexuelle. Mais l'existence de mécanismes capables de compenser largement les effets de cette misère (de l'automobile à la compétition sportive ou électorale) démontre aussi que l'"instinct sexuel biologique", en tant que facteur d'évolution, n'a qu'une place mineure dans le développement des sociétés contemporaines, alors que son rôle dans la vie des individus en général est finalement secondaire par rapport à celui de l'argent (ou du diplôme). Qu'une critique de l'ordre existant mette en relief la misère sexuelle, c'est souhaitable assurément. Que la réforme sexuelle entre aujourd'hui dans les moeurs (grâce à la technologie et à la transformation de la société globale, et non au terme d'une action voulue par les hommes), c'est évident. Marquant d'incontestables progrès par certains de ses aspects, elle n'en constitue pas moins une adaptation nécessaire aux conditions nouvelles, un facteur d'intégration - et non de perturbation - à des rapports sociaux qui soumettent chacun à des forces qui lui sont extérieures et le gère sans qu'il puisse même songer à vivre autrement que dans des schémas comptables.

Aujourd'hui plus peut-être qu'hier, c'est au plan de la production que les transformations essentielles ont lieu: la parcellisation constante des fonctions ou, si l'on préfère, la division toujours plus accentuée du travail et des ~~xx~~ activités humaines. Or, les progrès de la production en général sont soumis à un certain rythme. Il suffit de noter, pour ne pas entrer dans une discussion inutile ici, que toute l'histoire du capitalisme présente une succession de périodes organiques, où l'expansion de la production

engendre une certaine harmonie entre les classes, et des périodes critiques, où la stagnation entraîne des tensions plus ou moins explosives.

L'époque actuelle conjugue dans une certaine mesure ces deux caractères: l'expansion s'est maintenue sur une longue période mais au prix d'un gaspillage organisé (et non plus anarchique) de travail humain. La société d'exploitation secrète en permanence des facteurs de tension, dont la misère sexuelle - un état, par définition, individualisé donc asocial. Mais ces tensions suscitent aussi des luttes sociales, pas seulement celles des peuples condamnés aux misères de l'arriération économique, mais des formes de luttes relativement nouvelles, embryonnaires et confuses encore, comme la grève sauvage par exemple, où les exploités, affrontent toutes les forces de la répression, jettent les bases d'une mentalité différente, une conduite autonome et un comportement égalitaire.

La puissance de cette société - la plus riche que la terre a jamais porté, pour reprendre le mot de Paul Cardan -, sa puissance est telle que les luttes sauvages restent sporadiques, éphémères et privés d'objectifs généraux. Qu'elles se multiplient, avec les progrès de la stagnation, et le tableau risque de changer, la conscience du but d'apparaître. (20). Et s'il se trouve en attendant des hommes pour le penser et pour le dire, ils auront dans la Crise sexuelle, avec ses outrances visibles comme ses vérités durables, matière à réflexion: cela n'est pas si fréquent, après tout.

20) On trouvera des considérations intéressantes à cet égard dans le numéro d'ICO consacré aux Conseils ouvriers en Allemagne (n° 47), pp. 17-22.

oooooooooooooooooooooooooooo

- LES CONSEQUENCES ECONOMIQUES DE LA CYBERNETISATION

par Paul MATTICK -

I

On considère souvent le marxisme comme une "théorie de la sous-consommation" et, comme tel, on le réfute aisément en invoquant comme preuves empiriques l'élévation du niveau de vie dans les pays capitalistes. On l'a vu également sous l'angle d'une théorie des crises et des dépressions, et, comme actuellement on a la possibilité de surmonter les crises, voire d'en prévenir les conditions, il semble que le marxisme soit une seconde fois en défaut. Pourtant si Marx a bien attiré l'attention sur le fait que le pouvoir de consommation de la population laborieuse est limité, sa théorie n'est pas une théorie de la sous-consommation et, s'il voyait le capitalisme en proie aux crises, il n'a pas énoncé de théorie précise des crises. L'absence de cycles dans l'activité économique n'aurait en rien invalidé sa théorie de l'accumulation du capital.

L'analyse de Marx s'adaptait si bien au capitalisme qu'il avait connu qu'elle obtint une large adhésion. De nos jours on admet volontiers ce fait et même certains critiques prétendent que le Marxisme a rendu compte avec le réalisme du passé sans attrait du capitalisme mais a perdu toute valeur par suite des changements récents de ce système. La théorie économique moderne s'est même incorporé certains aspects de la théorie marxienne, comme la concentration du capital et le processus de centralisation, mais en baptisant bienfaits leurs conséquences néfastes. Bien souvent, on insiste également sur la nécessité d'avoir à disposition "une armée industrielle de réserve" pour éviter que les salaires n'empiètent sur les profits.

Bien que Marx eut appris d'expérience que, dans les relations capital-travail, le chômage est une arme et un fait social, il pensait que le plein-emploi était tout aussi possible que le chômage, l'un comme l'autre ne dépendant que du taux de formation du capital. Pour lui, le rôle même de l'industrialisation capitaliste est le remplacement du travail de l'homme par celui des machines, le progrès se mesurant au degré de ce remplacement. En effet ce n'était pas tellement ce que le capitalisme était ou pouvait devenir que Marx critiquait, mais ses limites et son incapacité foncière à développer la production sociale au-delà du niveau nécessaire au maintien des relations sociales de classes. Par rapport au passé le capitalisme était un progrès, par rapport au futur, il devenait un obstacle au plein développement de la production et par conséquent à la satisfaction des besoins économiques.

Marx ne s'adressait pas aux capitalistes mais aux ouvriers. A son avis, ils étaient seuls capables d'en finir avec les relations de classes; en détruisant leur propre position de classe, ils ouvriraient la voie à une nouvelle expansion des forces productives. Le résultat en serait un développement technologique accru qui conduirait à l'abolition du travail humain ou, au moins, à celle du travail humain indésirable ou désagréable. Aux yeux de Marx, le capitalisme déjà limité socialement

par ses propres relations de classes, l'était également économiquement et faisait obstacle au progrès technologique.

Sur ce dernier point Marx paraît aussi s'être trompé. On a vu en effet se développer la soi-disant seconde révolution industrielle, caractérisée par l'énergie atomique et "l'automation". Toutefois il est assez étrange que l'on ne célèbre que rarement cette nouvelle victoire sur les sombres pronostics de Marx. On ne la présente guère comme une solution aux problèmes sociaux actuels. On la voit plutôt comme annonciatrice de nouvelles difficultés, peut-être insolubles. On commence à soupçonner, et ceci se répand dans la littérature sans cesse croissante consacrée à l'automation, qu'il pourrait y avoir incompatibilité entre la nouvelle technologie et les relations socio-économiques existantes. Alors que la plupart des difficultés inhérentes au système capitaliste sont apparemment surmontées, le problème que Marx avait le moins étudié, c'est-à-dire celui du chômage permanent et à grande échelle, semble la dernière mais aussi la plus importante de toutes les contradictions capitalistes.

II

Nous ne nous intéressons pas ici aux ramifications lointaines de la cybernétique (science du "contrôle", qui touche les processus naturels autant que les systèmes sociaux et technologiques) mais à son application courante à la production et à la distribution capitalistes. Bien que le type d'économie détermine le genre de la société, nous ne nous attachons pas à toutes les conséquences sociales de la cybernétique. Nous nous bornerons au domaine plus restreint de la relation entre cybernétique et économie, c'est-à-dire aux effets possibles de cette nouvelle technologie sur les relations économiques et politiques existantes.

Dès la naissance de la cybernétique, son créateur, Norbert Wiener, fut porté à faire allusion aux problèmes sociaux soulevés par son application aux processus de production. La machine automatique, écrit-il en 1954, "est l'équivalent économique exact du travail servile. Tout travail qui entre en concurrence avec le travail servile doit accepter les conditions économiques créées par celui-ci. Il est tout à fait clair qu'il en résultera une situation de chômage en comparaison de laquelle la récession actuelle et même la dépression des années trente feront figure d'aimables plaisanteries". (1) Dix ans après ce texte, l'inquiétude au sujet de l'automation s'est généralisée. Il y avait des gens, bien sûr, pour être tout à fait persuadés que "guidé par l'électronique, alimenté en puissance par l'énergie atomique, ses engrenages tournant sans effort ni à-coups grâce à l'automation, le tapis magique de l'économie libérale s'envolait vers des horizons lointains dont personne n'aurait pu rêver". (2) Pourtant, "les Etats-Unis s'acheminent en réalité et rapidement vers une économie où il n'y aura plus assez de postes de travail classiques". (3) Le président Kennedy, lui-même, a pu déclarer que trouver du travail pour les hommes doit être considéré comme le "défi le plus important lancé aux Etats-Unis pour les années soixante". (4)

On ne manque pas de données sur l'automation. Partout sont publiées les statistiques en perpétuelle évolution qui la concernent, tant dans

la presse quotidienne que dans les publications sur le travail. Ces statistiques montrent simplement que l'on obtient une croissance de la productivité, de la production et de la rentabilité tout en réduisant la force de travail. Le contrecoup de l'automation diffère d'une industrie à l'autre. Il est particulièrement important dans les textiles, les charbonnages, le pétrole, l'acier, l'industrie chimique, les chemins de fer et l'automobile. Mais l'automation agit de plus en plus sur toutes les productions à grande échelle, comme sur toutes les activités commerciales ou organisationnelles et même, jusqu'à un certain point, sur l'agriculture. Elle fait disparaître "cols blancs" et "salopettes" et, pour le moment, davantage les derniers que les premiers, mais cela pourrait changer au cours du temps.

Mais l'automation n'est encore que dans l'enfance et il se pourrait que le chômage actuel ne provienne pas des modifications du travail apportées par l'automation, même si des ouvriers ont perdu leur travail à cause d'elle. Pendant la grande dépression l'Amérique a bien compté seize millions de chômeurs. Les déplacements de main d'oeuvre causés par le machinisme ont toujours existé et n'ont pas empêché une croissance régulière de la force de travail. On craint pourtant que l'automation soit à un tel degré différente des développements technologiques antérieurs que cela se traduise par une différence de nature. Le problème qu'elle pose serait unique en son genre et on ne pourrait le résoudre par un simple comparaison avec les conditions du passé.

III

Estimant les effets de l'automation sur l'économie américaine, Donald N. MICHAEL s'est essayé à pronostiquer ses conséquences sociales possibles dans les vingt ans à venir. Cette étude repose sur un certain nombre d'hypothèses qui toutes sous-entendent que les tendances resteront largement ce qu'elles sont maintenant et ce qu'elles ont été pendant les dix dernières années. Michael emploie le terme de "cybernétisation" pour rendre compte simultanément de l'"automation" et de l'utilisation des machines à calculer, qui vont ordinairement de pair dans l'application de la cybernétique au processus de production. Nous n'allons pas nous attacher ici à toutes les possibilités étonnantes, existantes ou potentielles, de la cybernétisation. Une littérature abondante et sans cesse croissante s'en charge. Nous allons simplement indiquer ce que Michaël estime être les avantages et les problèmes de la cybernétisation.

Les avantages, pour les entreprises privées comme pour les gouvernements, sont évidemment de "gonfler la production et de faire baisser les prix de revants" et, ainsi de leur permettre de tenir et de réussir face à la concurrence publique et privée. Les autres avantages que Michaël peut mentionner: "réduction du nombre de tâches imposées à la direction par les relations humaines, rationalisation de l'activité des cadres libérés des dérangements mesquins, liberté accrue dans l'implantation des usines, etc..." sont autant d'aspects ou d'expressions différents de la diminution du coût de production. Pour reprendre les termes élégants de Michaël, disons que "si les critères sont l'autorité, la com-

préhension et les profits, il y a de fortes raisons pour que gouvernements et hommes d'affaire veuillent et soient en fait contraints d'étendre la cybernétisation aussi rapidement que possible." (6)

Les avantages de la cybernétisation pourraient cependant être annulés par les inconvénients dus au chômage, qui finira par toucher tous les emplois, les travailleurs non qualifiés davantage que les qualifiés et, par conséquent, les Nègres plus que les Blancs. Le reclassement des employés à la production dans le secteur tertiaire (services publics et privés) ne sera à la longue plus possible. "Si les hommes reviennent plus cher que les machines, soit à payer soit à diriger, on sera fort tenté de les remplacer, d'une manière ou d'une autre, dans beaucoup de tâches bureaucratiques où ils accomplissent des travaux routiniers et prédéterminés". (7) Comme la technique permet d'obtenir plus de travail avec moins de monde, beaucoup de cadres moyens disparaîtront également. Et ceci alors que "les Etats-Unis auront besoin de 13.500.000 emplois nouveaux dans les années soixante, rien que pour faire face à l'accroissement prévu de la force de travail." (8)

Il y a bien entendu des solutions à ce dilemme, comme par exemple le reclassement et la promotion du travail, la diminution du nombre d'heures de travail à salaire égal, ou même la baisse des prix conduisant à une demande accrue des consommateurs, et donc à une augmentation de la production et de l'emploi. Mais comme tous les travailleurs sont touchés par la cybernétisation, Michaël pense que ces propositions ne pourront résoudre le problème. Ce que lui-même suggère c'est un vaste programme de travaux publics, car "si la proportion d'ouvriers nécessaires à une tâche particulière est réduite par la cybernétisation, le nombre total des tâches à effectuer pourra égaler ou même dépasser le nombre absolu de personnes existant pour les remplir". (9) Il pense cependant qu'une telle politique irait à l'encontre de l'esprit capitaliste. Donc, encourager la cybernétisation pourrait signifier que la libre entreprise se détruirait elle-même.

Bien que les conséquences de la cybernétisation puisse mettre en danger le système de la libre entreprise, la survie même de celui-ci contraint à développer celle-là. Michaël voit clairement ce dilemme: si l'avenir n'est pas rose avec la cybernétisation, il est tout aussi sombre sans elle. il ne voit de solution que partielle: contrôle gouvernemental accru, planification nationale. L'idéologie et les buts doivent changer; la centralisation nécessaire de l'autorité "paraît impliquer une élite dirigeante et l'acceptation de cette élite par la population". Si de nouveaux comportements ne se développent pas dans cet avenir "cybernétisé", frustration et imbécillité" peuvent très bien déclencher une guerre de désespoir- ostensiblement dirigée contre quelque ennemi extérieur- mais en fait une guerre qui, détruisant la plus grande partie de la base technologique ultra-complexe de la société, restaurerait la sécurité des hommes dans le monde". (10) Visiblement ce serait surtout une guerre où la technologie ultra-complexe servirait à détruire la plus grande partie de l'humanité.

IV

Bien qu'il nous apparaisse maintenant que la cybernétisation puisse signifier la fin du genre humain, quelque espoir nous reste à cause précisément de l'incompatibilité de celle-ci avec le système capitaliste. Si ce système était renversé, le développement de la cybernétisation pourrait devenir un bienfait. Si Michaël s'est bien rendu compte que le système social pouvait être modifié, il ne voit cette modification s'effectuer que pour mieux s'accorder aux faits mêmes de la cybernétisation. Puisqu'une solution "doit être trouvée ailleurs que dans un ajournement de son développement", Michaël pense que la cybernétisation elle-même déterminera ce que sera cette solution. Et ceci explique le ton pessimiste de son rapport. Celui-ci se termine par la triste affirmation que la persistance des attitudes actuelles "nous conduit inexorablement vers un monde contradictoire conduit par (et pour?) des esclaves de plus en plus intelligents et aptes à tout." (II)

Le monde fétichiste que décrivait Marx, celui de la production capitaliste, se trouve ici rétréci aux dimensions du fétichisme de la technologie. Mais développement technique et formation du capital correspondent tous les deux à des relations sociales sous-jacentes et peuvent être altérée par une modification de ces relations. Bien plus; si la cybernétisation peut accroître le développement du capital, celui-ci reste limité par les relations capital-travail. C'est un phénomène bien connu. Par exemple, la monopolisation est à la fois un instrument d'expansion et de contraction du capital, tandis que la chasse au profit réduit la rentabilité d'un capital donné, quelle que soit sa taille. Sans entrer dans ce domaine complexe, il faut se rendre compte clairement qu'avant de faire des pronostics sur le processus de cybernétisation, on doit savoir jusqu'à quel point l'économie existante peut tolérer ce processus. Ce qui est faisable techniquement peut ne pas l'être économiquement, et ce qui est faisable économiquement peut ne pas l'être socialement. Mais cette question est à peine soulevée, car, apparemment, on suppose que le capitalisme n'a pas de limites propres.

Une telle hypothèse est en apparence justifiée par les événements du passé. Lénine lui-même a dit qu'à moins qu'il ne soit renversé par des actions politiques, le capitalisme trouve toujours une porte de sortie. Mais cette affirmation date d'avant la cybernétisation et la bombe atomique. On avait de nombreuses raisons pour qualifier le capitalisme de seule "société ouverte" présentant un choix illimité de possibilités, et parmi ces raisons il y avait le manque d'informations sur ce sujet. De nos jours une telle absence persiste mais sans que l'on puisse parler d'ignorance totale. Certains économistes commencent à concevoir la société en termes de flux réels et non symboliques.

A la même époque que le rapport de Michaël est paru le livre de Simon KUZNETS, "Le Capital dans l'Economie américaine". (I2)

Ce livre nous intéresse ici parce que Kuznets essaie de fournir des prévisions pour les vingt-cinq années à venir en s'appuyant sur les tendances relevées dans le passé pour la population, le produit national,

la formation et le financement du capital. Alors que Michaël met l'accent sur la technologie, Kuznets insiste sur l'économie. Il distingue entre changement technologique potentiel et réel. Bien que, écrit Kuznets, "le concept de changement technologique potentiel soit difficile à définir avec précision, sans parler de mesure, il est très utile car il fait ressortir que, dans le large éventail de changements technologiques offerts tels quels à la société, seule une partie est intégrée à la structure de la production, principalement à cause des limitations en capital et parce que les capacités des entrepreneurs sont bornées". (I3)

Kuznets pense pourtant que les trois décennies à venir verront une accélération des modifications technologiques principalement par suite d'une accélération dans le domaine de la recherche scientifique. Il semble certain, dit-il encore, que "le développement des applications non militaires de la physique nucléaire, de l'électronique, tant dans l'automatisme que dans les communications, aura une répercussion immense sur le système de production" (I4) Tout cela donnera une impulsion à la demande de capital et Kuznets pense qu'il se pourrait bien que la nouvelle technologie exigeât - au moins au début - du capital en quantité telle qu'il ne pourra être rassemblé qu'aux dépens du produit national. Autrement dit, l'installation de la nouvelle technologie pourrait demander une part plus grande de la production totale pour fournir le nouvel équipement matériel du capital, et laisser également une part plus faible pour l'utilisation immédiate et la consommation.

Chaque fois qu'une vérification est possible, on constate qu'il en a été de même dans le passé, dans les conditions de formation accélérée du capital. Et bien que les exigences matérielles de la formation du capital puissent être encore plus formidables pour la seconde révolution industrielle qu'elles ne l'ont été pour la première, elles pourraient néanmoins être satisfaites. Ceci d'autant plus que la nouvelle technologie pourra finalement exiger ^{une} plus faible quantité de capital que la technologie classique pour produire davantage. Mais les nouveaux investissements en capital doivent être financés. Alors la question se pose: "le type d'épargne du secteur privé (de l'économie) propose-t-il des proportions d'épargne qui puissent combler la demande future de capital?"

Il s'agit du seul secteur privé de l'économie car "le secteur gouvernemental n'aime pas faire des économies à long terme. A vrai dire il peut être contraint de puiser dans celles du secteur privé". (I5)

Le goût de l'épargne est en déclin dans le secteur privé: Kuznets pense donc que persistera la pression "de la demande en biens sur l'offre en épargne" que celle-ci a déjà éprouvée. Il donne à entendre prudemment que pendant "la décennie 1947-1957, la conjonction d'une demande élevée en biens de consommation avec un haut niveau des emprunts gouvernementaux destinés à la consommation courante, pourrait avoir maintenu l'épargne privée et la formation du capital au-dessous du niveau nécessaire à une croissance de la productivité suffisante pour contrebalancer les pressions inflationnistes". (I6) Ceci n'est que l'arrière-plan: Kuznets s'attend à une croissance de la population non productive, à une augmentation des dépenses gouvernementales et au maintien de la consommation à un haut niveau. Il craint que l'offre en épargne volon-

taire ne soit pas en rapport avec la demande, et que par conséquent "les pressions inflationnistes se maintiennent, avec pour résultat qu'une partie de l'épargne nécessaire à la formation du capital et à la consommation gouvernementale soit extraite par ce mécanisme particulier". (17)

Ce "mécanisme particulier" réduit l'ensemble du pouvoir social de consommation au-dessous de ce qu'il aurait pu être en son absence; et la différence sert à élever la rentabilité du capital et par là le taux d'accumulation. Ce type "d'épargne forcée" peut -ou bien ne peut pas- fournir le capital nécessaire à faire croître la productivité à un point tel que la demande en biens et en capital soit entièrement couverte par l'offre, faisant cesser la pression inflationniste. Le fait même de l'inflation indique cependant des difficultés réelles dans l'élévation du taux de formation du capital, difficultés qui pourraient, au moins jusqu'à un certain point, stopper le processus de cybernétisation.

V

Si un manque de capital d'investissement peut entraver la cybernétisation, c'est ce manque même qui est sa raison d'être. On suppose que l'augmentation espérée de la rentabilité mènera à un accroissement de la production suffisant pour compenser les effets du déplacement technologique du travail. C'est l'idée qui se cache derrière l'argument que tout progrès technique crée, tôt ou tard, un supplément de possibilités pour le travail. Cet argument est habituellement illustré d'exemples se référant à des entreprises et des situations particulières. C'est ce que fait par exemple Ritchie Calder qui a fait remarquer qu'en France, "la Régie Nationale des Usines Renault a été capable d'entreprendre, après la guerre, l'automation la plus intensive de toutes celles entreprises dans les usines d'automobiles en Europe". Il en est résulté que "trois fois plus d'ouvriers qu'avant l'introduction de l'automation y sont employés maintenant". Calder pense que c'est là un bon exemple des effets par contre-coup de la technologie moderne." (18)

En ce qui concerne la Régie Renault, ceci est sans aucun doute exact, du moins pour le moment. Et ceci peut être vrai pour beaucoup voire pour toutes les entreprises de l'économie en expansion qui est le lot de l'Europe occidentale, celle-ci connaissant le même processus de croissance que- pour de nombreuses raisons- l'Amérique a connu quelques dizaines d'années auparavant. Mais si le taux de formation du capital est maintenant plus élevé en Europe occidentale qu'en Amérique, il n'y a aucune garantie qu'il en sera ainsi indéfiniment. Si on en juge par les expériences du passé, la prospérité cède la place à la dépression; et si on en juge par des expériences plus récentes, les périodes d'expansion alternent avec les périodes de stagnation, c'est-à-dire des périodes caractérisées par une formation insuffisante de capital. Il est évident que les effets de l'automation seront différents dans des conditions d'expansion du capital et dans des conditions de stagnation. La situation américaine est donc peut-être tout autant "un exemple des effets par contre-coup de la technologie moderne" que Calder découvrait dans la Régie Renault, voire dans l'ensemble de l'économie de l'Europe occidentale.

Tant que la production s'accroît et que les marchés s'étendent une automation en expansion peut s'accompagner du plein emploi. Mais l'automation peut aussi bien mener à une production plus élevée et à de nouveaux marchés en dépit d'un chômage croissant. L'application de l'automation peut également signifier l'élimination de ce qu'on appelle "la demande excessive" - c'est-à-dire les salaires dans une situation de plein emploi - qui restreint le rendement du capital. Tout cela dépend de la situation particulière dans laquelle se trouve telle entreprise, ou tel pays, ou telle association de nations. Le monde, en effet, est un monde de concurrence dans lequel les possibilités sont changeantes. Pour le moment l'Europe occidentale s'automatise avec une force de travail en expansion et les Etats-Unis avec une force de travail en déclin. Théoriquement cet état de fait pourrait se renverser si les Etats-Unis atteignaient un taux de formation du capital plus élevé, ou, ce qui est plus probable, si à l'imitation de l'Amérique la cybernétisation de l'Europe s'accompagnait d'une augmentation du chômage. En tout cas nous pouvons nous attacher à la seule situation américaine, car, aussi longtemps que l'économie européenne ne diffère pas fondamentalement de celle de l'Amérique elle devra partager les difficultés de cette dernière dans le domaine de la cybernétisation et de la formation du capital.

Ceci n'est pas vrai pour le bloc oriental ou pour les nations sous-développées. On a affirmé de temps en temps que les pays arriérés "ont l'avantage de pouvoir s'adapter aux équipements dernier cri, sans avoir à mettre au rancart l'équipement existant et sans être handicapés par l'existence de constructions désuètes". (19)

En fait un tel avantage n'existe pas. L'industrialisation des pays arriérés croît lentement, et le fossé entre la productivité des pays "riches" et "pauvres" s'élargirait plutôt, justement parce que les nations avancées jouissent des avantages de l'automation. Bien sûr, il est vrai que l'automation a fait également son apparition dans les pays sous-développés, dans quelques industries minières par exemple, mais là elle sert plutôt le capital étranger qu'un développement autochtone. Le développement technologique des nations sous-développées présuppose des changements sociaux fondamentaux. Ce n'est que maintenant qu'ils jouent un rôle déterminant dans leurs mouvements politiques.

Dans les nations développées du bloc oriental, comme en général dans les nations capitalistes, le développement de l'automation est limité par le capital disponible pour l'installer. Cependant, contrairement aux économies concurrentielles de l'Occident, les économies centralisées de la Russie et de ses satellites, semblent ne pas craindre les conséquences de la cybernétisation. La productivité et la masse globale de la production de ces pays restent encore inférieures à celles des nations occidentales. L'automation peut se développer jusqu'au niveau compatible avec ces conditions sans mener à un chômage à grande échelle. Le problème du bloc oriental est plutôt de réduire le travail humain par une structure plus productive du capital. Par exemple, en gros la moitié de la population russe est encore employée dans l'agriculture. Compte tenu de la dimension du pays et sa population, il y a un manque généralisé de moyens de production, sans parler de biens de consommation durables ou de biens

dé consommation tout court. Sans doute existe-t-il aussi des industries hautement automatisées, mais pas en nombre tel qu'elles puissent élever la productivité sociale au niveau de celle de l'Ouest.

En principe, bien sûr, la nature centralisée du capitalisme russe permet d'appliquer la cybernétique aux processus sociaux et au processus de production plus largement que dans les économies occidentales. En retour, ceci entraîne une accélération de l'automation concurremment à l'élévation générale de la productivité. La planification économique, par exemple, est un des champs d'application les plus importants offerts à la cybernétique. Mais alors que dans les économies de concurrence la "planification" implique une "contre-planification", dans les économies centralisées la planification peut-être unitaire, à l'échelle nationale, et comprendre tous les secteurs. C'est pourquoi nombre d'avocats occidentaux de l'abondance par la cybernétisation insistent sur la nécessité d'une planification nationale de la production et de la distribution. Mais, marquée de ce stigmate, l'économie occidentale cesserait d'être une économie capitaliste au sens traditionnel.

- VI

On estime que l'économie américaine est "opulente" parce que le niveau de vie dans ce pays est plus élevé que partout ailleurs. Il est plus élevé parce que la productivité y est plus élevée. Comparée aux économies de rareté, l'économie américaine est une économie "d'abondance". Mais elle ne l'est que dans un sens relatif et non absolu. Même en Amérique personne ne satisfait à tous ses besoins. Chacun souhaite avoir davantage, et si ce n'est pas le nécessaire, il désire le superflu. Plus les gens sont riches, plus leurs besoins sont élevés, car la sécurité ne se trouve que dans l'accumulation des biens. Le seul moyen de défendre son bien-être encore plus grand: pour rester opulente, l'opulence doit augmenter constamment. Mais il ne s'agit ici que de la classe capitaliste. Pour la majorité de la population, ce qui paraissait hier un luxe est devenu aujourd'hui une nécessité et, pour une forte minorité, beaucoup de choses nécessaires sont encore un luxe.

Le fait que cette économie de "l'abondance" soit simultanément une économie de rareté est démontré par les efforts frénétiques mis en oeuvre pour faire croître la rentabilité et le taux de croissance économique. Mais qu'est-ce qui est rare, si le produit national est toujours croissant? La réponse est évidente si on reconnaît l'économie pour ce qu'elle est: un moyen de produire du profit. La production des biens n'est que le moyen inévitable de la production de profit, et la continuation de ce processus exige l'accumulation du capital. Succès ou échecs ne peuvent être mesurés en termes d'abondance ou manque de biens; ils sont révélés par le taux de formation de capital lui-même, mesure du taux de rentabilité.

La plupart des critiques et des sectateurs de la "société opulente" tendent à négliger la nature du capitalisme, c'est-à-dire la production de capital, même s'ils reconnaissent sa motivation dans le profit. Ils considèrent que le profit est un stimulant, instrument de production qui

X c'est d'acquérir un bien-être ...

n'a d'autre but que la consommation. Comme ce but peut être recherché par les décisions gouvernementales touchant directement le processus de production, ils estiment que ces deux intermédiaires se complètent l'un l'autre. Ainsi il semble véritablement stupide de vivre dans une société d'abondance comme s'il s'agissait d'une économie de rareté. Il est au-delà des limites du raisonnable, et, par conséquent, il est difficile de comprendre pourquoi, alors que des surplus de toute sorte pourrissent faute d'utilisateurs, on réclamerait une augmentation de la production par la cybernétisation. Tout aussi irrationnel apparaît le fait que la "corne d'abondance" ne soit pas utilisée pour libérer les gens du sur-travail, ou pour fournir des conditions de vie décente à ceux qui ne peuvent plus trouver de travail.

Dans une économie capitaliste du type russe, des décisions directes (supposées agir sur l'ensemble de la société) sont prises selon le taux d'expansion et le caractère de la structure matérielle du capital. Les décisions sont fondées sur l'expérience. Si leur effet est mauvais, elles seront rectifiées dans une nouvelle expérience. Le temps et l'extension de l'automation industrielle sont déterminés par le fonds d'accumulation disponible et les exigences du remplacement de l'appareil de production existant. Ce fonds est connu d'une manière globale; il peut être élargi ou diminué selon les décisions qui affectent le fonds de consommation.

Bien qu'exprimées en termes d'argent, se trouvent, derrière les quantités monétaires, les relations réelles de production, d'accumulation et de consommation.

Théoriquement, et compte ^{non} tenu des catastrophes naturelles et politiques, l'introduction et l'extension de la cybernétisation pourrait être un phénomène ordonné. La production pourrait croître jusqu'à l'abondance ou le temps de travail diminuer. Ou bien les deux processus pourraient être tentés simultanément, mais à un rythme plus lent. En pratique ceci n'est pas possible parce que la Russie fait partie de l'économie mondiale et se trouve en concurrence avec d'autres nations dans une lutte pour la suprématie politique et économique. Mais si production et consommation ne peuvent être gérées selon les besoins sociaux réels, elles sont tout de même soumises à un contrôle général centralisé, qui s'étend également aux modifications exigées par la concurrence internationale. Bref, bien que sujette aux vicissitudes de la politique mondiale, qui peut modifier ou faire éclater tous les plans, la Russie reste un pays où l'économie est contrôlée par l'Etat, dans la mesure où la scène intérieure n'est pas affectée par les événements extérieurs. C'est l'analogie de la stricte rationalité capitaliste d'une entreprise unique au sein du système anarchique du laissez-faire.

En revanche il en va tout autrement de l'économie "mixte" américaine. Le gouvernement y est responsable de l'état de la société, l'entreprise privée ne l'est que d'elle-même, c'est-à-dire de la rentabilité du capital investi en elle. Il fut un temps où les responsabilités étaient avant tout politiques, et n'étaient économiques que dans le sens où elles soutenaient le capital privé. Désormais la fonction essentielle du gouvernement est d'assurer la stabilité économique et sociale. Il intervient

dans l'économie pour réagir contre le mouvement cyclique de prospérité et de dépression; il évite le chômage à grande échelle grâce à des dépenses gouvernementales affectées à l'assistance sociale, aux travaux publics, aux subventions, à l'armement et même au développement de l'appareil gouvernemental. Le rôle économique du gouvernement divise l'ensemble de l'économie en un secteur "public" et un secteur "privé".

Parler de l'économie américaine comme d'une économie à deux secteurs c'est parler en termes abstraits. C'est en fait une économie unique dans laquelle le gouvernement intervient par des moyens fiscaux et monétaires. Bien que le gouvernement possède beaucoup de biens immobiliers, une quantité considérable de capital d'équipement et qu'il emploie un grand nombre de travailleurs de toutes professions, il ne concurrence pas le capital privé. Ses considérations peuvent être d'ordre économique, mais elles ne sont pas liées au principe de la rentabilité. Les entreprises gouvernementales ne risquent pas la banqueroute, encore qu'on puisse les supprimer quand elles sont superflues ou que leur rendement est insuffisant. Certaines réalisations gouvernementales peuvent se suffire à elles-mêmes, voire être rentables, le gouvernement n'en exigera pas moins une part croissante du produit national fourni par le secteur privé. Celui-ci diffère du secteur public en ce qu'il doit fournir du profit et qu'il se développe spontanément, alors que le secteur d'état ne rapporte pas de profit et se développe aux dépens du premier. Quand le secteur privé se développe plus vite que le secteur public, le rendement du capital privé peut n'en être pas affecté. Il en va autrement si le secteur public connaît une croissance plus rapide.

On peut prétendre que le gouvernement n'entre sur la scène économique que lorsque le capital privé donne des signes de faiblesse et que, pour cette raison, sa rentabilité n'est pas affectée car, sans l'intervention gouvernementale, les affaires iraient plus mal. C'est peut-être bien le cas. Mais bien que l'action gouvernementale consiste à mettre en oeuvre des ressources inemployées, les fonds nécessaires sont extraits du secteur privé par le biais de l'inflation, des taxes, des emprunts et du financement déficitaire, ce qui fait croître la dette nationale. Le produit national s'accroît de cette manière; cependant pour le capital privé existant les profits n'en sont pas plus forts, mais plus faibles. C'est en effet ce capital qui doit fournir les taxes nécessaires à couvrir la demande créée par l'intervention gouvernementale et à financer la dette nationale.

Au cours des dernières décennies, le volume croissant des dépenses gouvernementales en Amérique a eu pour effet une augmentation des taxes par rapport au produit national: la dette fédérale est passée de 16 milliards de dollars en 1930 à 297,7 milliards au début de 1962. Jusqu'ici le rôle croissant du gouvernement (le montant des taxes est égal au quart du produit national) n'a pas entraîné de ralentissement du taux de croissance de l'économie dans son ensemble. Mais il n'y a pas eu non plus d'accélération, alors que celle-ci est une condition préalable du maintien d'un taux de profit donné. Stagnation et persistance de l'inflation font ressortir la difficulté de satisfaire à la fois une formation ren-

table du capital et les besoins croissants du gouvernement.

Il n'y a pas eu depuis 1955 d'expansion importante du capital. Mais comme les dépenses gouvernementales sont également restées statiques, le déclin du profit qui aurait dû en résulter a pu être couvert par les gains illusoire de l'inflation. L'absence de rentabilité ne peut être surmontée que par une croissance de la productivité. La croissance de la production seule n'est d'aucun secours. L'industrie américaine dans son ensemble ne produit qu'à quatre-vingt pour cent de sa capacité. Elle pourrait augmenter sa production d'un cinquième sans capital additionnel et sans épuiser la force de travail. A ce niveau elle pourrait faire aussitôt décroître la part du produit national allouée au gouvernement. Mais cette capacité de production inutilisée est considérée comme caduque parce qu'elle n'est pas concurrentielle et par conséquent non rentable.

VII

Si les prévisions de Michaël sont justes, automation est synonyme de chômage dans une économie de concurrence. Ce processus pourrait être ralenti par une défaillance de l'épargne, si les tendances récentes relevées par Kuznets dominaient. On peut également caresser l'espoir d'ouvrir de nouveaux marchés assez étendus pour faire croître le nombre d'employés malgré l'automation, comme il en est allé pour quelques industries et même quelques nations. Mais l'industrialisation prend de l'ampleur à peu près partout; l'Europe voit renaître sa capacité de concurrence et le bloc oriental connaît un relatif isolement économique. On ne peut donc réellement s'attendre à ce que grâce à l'automation, l'élévation de la productivité américaine puisse conduire à un élargissement important des marchés. L'automation continuera et le chômage augmentera, peut-être à une vitesse plus lente que celle permise par les changements technologiques. Les responsabilités gouvernementales croîtront en proportion.

En 1961 les impôts levés par tous les gouvernements des Etats-Unis (fédéral, d'Etats et locaux) se montaient à 143,6 milliards de dollars, soit 27,6% du produit national total. Les dépenses gouvernementales, la même année, se montaient à 149,8 milliards, dont 41,2 milliards réservés pour les chômeurs et l'assistance sociale. Si le nombre de chômeurs doublait il en résulterait deux fois plus de misère, et il faudrait en gros doubler cette somme. La rentabilité obtenue par l'augmentation de la productivité, en serait réduite d'autant. Même résultat si le gouvernement pouvait doubler subitement les dépenses qu'il consacre à l'armement, ou à tout autre objectif envisageable et politiquement accessible. A coup sûr l'automation diminuerait le coût des produits alloués au gouvernement et soulagerait d'autant le fardeau du capital privé. Cet effet serait pourtant annulé par un accroissement accéléré des exigences du gouvernement vis-à-vis du secteur privé de l'économie.

A lui tout seul, ce fait hâtera plutôt qu'il n'entravera le processus d'automation. Comme dans toutes les époques "critiques" de la vie

nationale, le gouvernement obtiendra la croissance nécessaire de la production et de la productivité en élargissant l'inflation, en lançant de nouveaux emprunts, en relevant les impôts et peut-être même en prenant en mains directement les améliorations et les développements nécessaires de l'appareil productif. Car les seules limites réelles de la production sont les ressources productives existant réellement. En laissant de côté tout au moins provisoirement, la rentabilité du capital existant, il est toujours possible d'augmenter la production au-delà du niveau qui convient le mieux au capital privé, c'est-à-dire qui est le plus rentable à un moment donné.

Cependant le capital privé, de lui-même, cherchera toujours à faire croître sa productivité pour trouver des profits supplémentaires ou simplement pour maintenir une rentabilité donnée. Peu importent les conséquences sociales de la cybernétisation; si elle peut aider une corporation ou une firme isolée, elle sera utilisée. Même si le taux d'épargne est déclinant, cela n'empêchera pas le processus de cybernétisation des corporations à qui leurs réserves permettent de financer les innovations techniques. Si la valeur du capital peut rester la même, la productivité de ces corporations aura été augmentée. Au contraire, s'il n'y a pas augmentation du capital, le processus n'aura pas été productif au sens capitaliste parce que, par le biais du processus de production, le capital doit conduire à un capital encore plus grand. Il doit y avoir des investissements nets pour que l'on puisse parler de formation de capital. Sans investissements nets, c'est-à-dire sans investissements couvrant et dépassant le simple remplacement du capital usage et caduc, la production a cru aux dépens de l'accumulation. Des profits qui restent en permanence non-distribués ne sont pas des profits, et une production sans accumulation n'a pas produit de capital. L'absence ou la faible proportion d'investissements nets en capital, si elle n'arrête pas nécessairement la croissance de la production et de la productivité, sous-entend un déplacement du travail qui aurait pu être évité par une formation rapide de capital à l'aide de la cybernétisation.

On peut, bien sûr, dire que la présence de profits non-distribués est un signe de l'existence de super-profits et que les revenus personnels de l'actionnaire demeurent intacts. Ceci est généralement vrai, comme le montre l'opulence actuelle qui règne dans la sphère de la consommation. Cependant les super-profits apparents n'existent que par la grâce d'une demande créée par le gouvernement. Ils illustrent tout simplement le fait que le gouvernement favorise le "big business". Les subventions allouées par contrats gouvernementaux, l'augmentation de la productivité combinée à la stabilité des prix, ou même à leur hausse, permettent des réserves de profit non-distribué, qui trouvent à s'employer dans un accroissement de l'automation. Le fait que la proportion d'investissements nets soit insuffisante montre, là encore, que ceci se fait aux dépens d'entreprises moins privilégiées, et de la société dans son ensemble.

Toutes les entreprises, grandes ou petites, réclament à cor et à cris une diminution des impôts et une élévation de leur quota de dépréciation pour pouvoir accroître leur productivité et leur capacité concurren-

rentielle par des améliorations technologiques. L'automatisation accélère le vieillissement des installations, et les petites entreprises, incapables d'introduire assez rapidement les machines automatiques sont abandonnées en cours de route. Ainsi la cybernétisation apparaît-elle comme un processus de concentration du capital, ou mieux une accentuation du processus de concentration inhérent à la concurrence capitaliste. La concentration du capital, elle-même, exige et permet des extensions plus poussées de l'automatisation. En l'absence d'un taux de formation du capital toujours croissant, le chômage doit augmenter. Comme il n'y a que peu de chances pour que ce taux s'accroisse rapidement, la croissance de la rentabilité obtenue par la cybernétisation peut très bien être annulée, ou en tout cas notablement diminuée, par la croissance simultanée et inévitable des dépenses par lesquelles le gouvernement fait face aux conséquences sociales de la cybernétisation.

Cependant, ce ne sera peut-être pas le cas si les conditions sociales du proche avenir découragent à la fois la croissance de la cybernétisation et celle du "secteur public" de l'économie; en d'autres mots, si la société pétrifie les conditions sociales existantes. Il y faudrait un contrôle centralisé de l'ensemble de l'économie dans ses aspects les plus divers. Si le gouvernement disposait d'une telle autorité, il ne dirigerait plus une économie de libre entreprise. Mises à part les difficultés internes d'une société en stagnation, les relations avec l'extérieur interdisent le maintien du statu quo économique. On dit que l'automatisation doit, grâce à une augmentation de la productivité américaine, compenser les avantages que les bas salaires fournissent aux pays étrangers. Mais l'Amérique doit concurrencer ces pays non seulement dans le domaine de l'économie mais aussi dans les sphères militaires, et la production d'armements dépend déjà dans une large mesure de la technologie de l'automatisation.

Il se pourrait cependant que les conséquences de l'automatisation ne soient pas aussi dramatiques que Michaël le prévoit. Beaucoup d'entreprises voulant s'automatiser pourraient ne pas être capables sans pour autant cesser d'exister. Des subventions pourraient leur être allouées, comme celles qui ont été allouées à certains secteurs de l'agriculture. Cette aide peut s'imaginer tout aussi bien que les soutiens accordés aux chômeurs aux frais de la production courante, et elle n'en différerait pas dans son principe. De cette manière une partie d'une entreprise privée (dans sa forme technologiquement arriérée) peut devenir partie du "secteur public" de l'économie. Ceci est vrai depuis longtemps pour certaines sections du "big business". A moins que les privilèges de ces entreprises, (contrats gouvernementaux, exemption d'impôts, charges de dépréciation exceptionnelles, etc ...) ne soient réduits, le secteur rentable de l'économie, qui va se rétrécissant, devra céder une part encore plus grande de ses profits au secteur public. Ce phénomène atteindra sa limite "logique" lorsque les exigences du gouvernement dépasseront la capacité de production de profit des entreprises privées.

Le cours réel du développement est cependant déterminé en fait par l'interaction d'intérêts divers et contradictoires; il est rarement logique, et peut-être ne l'est-il jamais. Il peut être à la fois logique et économiquement possible d'avoir une industrie hautement cybernétisée et, disons, vingt millions de chômeurs. En pratique la chose est tout à fait impossible. A moins qu'on ne les réprime par des méthodes terroristes, il s'élèverait des mouvements sociaux pour faire cesser cette situation, soit par une modification de la nature de la société, soit par une modification des relations entre production et emploi. De même l'accroissement de la concentration du capital par le biais de la cybernétisation mettrait probablement en jeu des forces politiques qui pourraient bien stopper ce développement. Face aux nécessités véritables, les attitudes fétichistes à l'égard du système de production et de sa technologie perdront de leur autorité et les gens essayeront de changer la structure sociale plutôt que de s'y adapter indéfiniment. Finalement, le problème de la cybernétisation et du degré de son développement sera résolu par des actions politiques qui ne tiendront aucun compte de ce qui est "logique" du point de vue économique ou technologique.

Pour nous en tenir au plan purement économique, la cybernétisation s'arrête dès qu'elle fait obstacle à la rentabilité du capital. Son développement intégral sera en tout cas un processus très long, car il exige le déplacement de tout l'équipement de production existant. Rejeter l'ensemble du capital reposant sur une technologie désuète, c'est rejeter une somme de travail accumulée par plusieurs générations, et nécessaire à la production courante. Créer le capital d'une technologie radicalement nouvelle exige également le travail de plusieurs générations. La cybernétisation ne peut être appliquée que de manière fragmentaire, quelle que soit la nature de la société. Dans le capitalisme, elle est doublement entravée parce qu'elle ne peut être appliquée que dans la mesure où elle sauvegarde et accélère la croissance du capital existant. Dans quelques industries, industries chimiques par exemple, l'automation a multiplié par cinq, voire par dix, le capital d'équipement par ouvrier. Même si toutes les industries ne sont pas capables de s'automatiser au même degré, l'investissement en capital par ouvrier productif devra s'élever et c'est sur ce capital accru que les profits doivent être calculés. S'ils ne sont pas identiques dans la nouvelle structure du capital, rien ne viendra stimuler une croissance de l'automation. Ceci n'empêchera pas certaines industries et corporations d'élever leur productivité pour atteindre des positions avantageuses au sein de la concurrence. Mais comme leur rentabilité est finalement déterminée par celle de l'ensemble de la société, à la longue, les avantages acquis pourraient ne pas assurer la rentabilité.

Si on tient compte du développement du passé et qu'on envisage les conditions présentes d'une manière réaliste, l'avenir de la cybernétisation n'apparaît guère prometteur, sauf, peut-être, pour certaines industries, particulièrement celles qui travaillent pour la production d'armements. Là où il faut des installations entièrement nouvelles qui entraînent l'application de sciences nouvelles comme la physique nucléaire, l'électronique, la cybernétique (et ceci dès le départ et nonobstant les prix) on pourra voir apparaître la signification pleine de la cyber-

nétisation. Bien entendu, on a déjà fait remarquer que ces "machines miraculeuses, où la cybernétisation peut développer toutes ses ressources, semblent n'être utilisables que comme engins de mort." (20)

VIII

Une méthode permettrait de surmonter les difficultés créées par l'accroissement de la productivité lié à la cybernétisation: réduire le nombre d'heures de travail et accorder aux gens plus de loisirs. Pourtant presque tout le monde met en question cette méthode ou la rejette entièrement, non parce qu'elle s'oppose au système capitaliste, mais parce que la société "s'est montrée incapable de créer des loisirs qui aient un sens". On estime que l'ennui est un problème très sérieux, qu'il peut mener à des effets dangereux. En effet, "il reste vrai que l'homme heureux est très souvent celui qui n'a pas assez de temps pour se tracasser sur le problème de savoir s'il est heureux ou non". (21) Toutes sortes de crimes et de délits sont mis au compte de l'augmentation des loisirs. Ceux-ci, par conséquent, doivent être "organisés" par des autorités compétentes avant de pouvoir être accordées.

Il ne faut pas longtemps pour montrer la stupidité et le mensonge de pareil langage. La classe oisive a toujours trouvé que les loisirs des classes inférieures sont désagréables et dangereux pour ses propres loisirs. Observant les merveilles de la première révolution industrielle, Delacroix divaguait déjà sur le sort "des pauvres gens abusés (qui) ne trouveraient pas le bonheur dans la disparition du travail. Regardez ces oisifs condamnés à traîner le fardeau de leurs jours et ne sachant que faire de leur temps libre que les machines augmentent de plus en plus". (22) Pourtant les loisirs (les loisirs sans le besoin) sont précisément la chose la plus nécessaire à la majorité des gens, et celle dont ils ^{du} manquent le plus. Les loisirs des affamés et des déshérités ne sont pas tout des loisirs, mais une activité sans relâche pour essayer de rester vivants ou pour améliorer leur situation. Sans accroissement des loisirs, il ne peut y avoir d'amélioration de la condition humaine.

Ce problème ne peut même pas être soulevé dans les conditions actuelles. Par exception à la règle, et grâce à des circonstances exceptionnelles, tel ou tel groupe de travailleurs peut réussir à obtenir une diminution de son temps de travail sans variation de salaire. Mais une réduction généralisée du temps de travail à salaire égal transformerait la cybernétisation en une entreprise insensée du point de vue capitaliste. L'intérêt de la cybernétisation est justement de réduire le coût des salaires par rapport au coût général des "facteurs de production" et de dédommager un plus haut coût ^{en capital} par une productivité supérieure. Les salaires réels ont sans doute augmenté, et les heures de travail diminué, mais ces changements n'égalent pas ceux de la productivité. Autrement, il ne pourrait y avoir formation de capital. Il n'y a théoriquement aucune raison pour que ce processus ne se poursuive pas avec la cybernétisation. Ce n'est pas le cas pratiquement, comme nous le montrent le faible taux de formation du capital et le fait qu'il y a déclin de la force de travail non seulement relativement à la masse de capital, mais aussi absolument.

On peut sans doute avancer qu'une formation extensive de capital n'est plus nécessaire, et qu'il suffit simplement de remplacer et moderniser l'appareil de production pour satisfaire tous les besoins sociaux. Toute croissance de la productivité pourrait alors immédiatement se traduire par des salaires plus élevés, par une diminution du nombre d'heures de travail, voire des deux. Mais, si ceci est possible, ce n'est pas au sein du système capitaliste et ceux qui proposent sérieusement cette solution doivent être prêts à modifier le système.

La "solution capitaliste au problème de la cybernétisation ne peut se trouver dans une augmentation du salaire et une réduction de la semaine de travail de la population laborieuse, mais dans une productivité accrue s'exprimant par une croissance du capital. Si toutes ces demandes peuvent être satisfaites ensemble, tant mieux; sinon le capital essaiera de garantir la rentabilité aux dépens du travail. Chaque entrepreneur, chaque corporation emploient le minimum de travail possible par rapport à l'investissement en capital; chacun essaie, bien sûr, d'élever ce minimum en accroissant l'investissement correspondant. Tous sont intéressés - économiquement parlant - non par une force de travail grande ou petite, mais par la force de travail qui se montre la plus rentable. Ils ne sont pas, et ne peuvent être, concernés par la force de travail à l'échelon national; les chômeurs sont sous la responsabilité du gouvernement, même si celui-ci ne peut les soutenir qu'avec des fonds extraits de l'ensemble de la société. Contribuer le moins possible est par conséquent un autre objectif de l'entrepreneur ou de la corporation.

La société est - en ce qui concerne la production - composée de nombreuses entreprises agissant indépendamment, en concurrence les unes avec les autres, chacune guidée par les lois de la rentabilité; il n'y a donc aucun moyen de répartir le travail disponible. Il y aura du sur-travail pour certains, du chômage pour d'autres. A côté des employeurs, les plus fortunés des travailleurs réclameront avec insistance les heures de travail voulues pour que leur salaire suffise à garantir leur mode de vie habituel. Au lieu de la diminution du temps de travail, on verra une croissance du chômage, et le coût de ce chômage devra être payé par ceux qui auront un emploi, car, "en dernière analyse", le produit social total est divisé entre possesseurs de capital et population productive, quelle que soit la manière dont propriétaires ou contrôleurs du capital redivisent, ou sont forcés de rediviser, leur part entre accumulation et soutien de la population non-productive. Ce qui échoit aux chômeurs doit être retranché de la part totale qui échoit au capital; et ce qui échoit aux chômeurs ne peut être donné à ceux qui ont un emploi, et, dans cette mesure, ceci conduit à restreindre toute augmentation possible des salaires.

Si les salaires ne peuvent s'élever de manière importante dans des conditions de chômage accru, les pressions sociales, la croissance de la productivité, peuvent éviter qu'ils ne baissent. S'ils pouvaient être abaissés concurremment à une croissance de la productivité, la rentabilité du capital pourrait croître plus vite, à condition, bien entendu, que le marché puisse s'étendre simultanément, ce qui n'est pas nécessairement le cas ... Tout cela suppose, du point de vue de la société dans

son ensemble, que l'on consomme moins et "épargne" davantage, autrement dit que le capital accumule. Canaliser une production accrue grâce à une productivité plus élevée vers des débouchés créés par le gouvernement, comme l'armement ou la recherche spatiale, aurait un effet opposé, car la "consommation" augmenterait, aux dépens de l'épargne. Ce n'est pas la "consommation" au sens ordinaire, sans doute, mais elle produit le même effet. Le gouvernement, qui est une émanation des entreprises privées, pour ne pas ajouter aux difficultés déjà existantes de la commercialisation de la production privée, préfère "consommer" la production supplémentaire sous forme de gaspillage, rationalisé sous le nom de "défense nationale" ou d'"exploration scientifique".

Il est difficile de rabaisser le niveau de vie déjà atteint. Sauf dans des conditions de guerre véritable, tout essai dans cette direction pour ramener les revenus à un niveau antérieur peut mener à des conflits sociaux, qui, en retour, peuvent annuler tous les gains acquis. De plus la situation économique d'aujourd'hui est fragile, et, compte tenu des dislocations de la production industrielle, liées à un déplacement décisif des biens de consommation vers les biens de capitalisation, il peut en résulter plus de détriments, pour la stabilité sociale que n'en créerait la stagnation du capital. C'est une raison pour choisir la forme la plus subtile d'inflation graduelle qui réduit la consommation au sens ordinaire et fait "consommer" davantage au sens extraordinaire, et assure ainsi le rendement du capital privé.

En résumé, on peut dire qu'une cybernétisation extensive de la production semble improbable pour la raison même qui la rend si séduisante au capital. Cette raison, c'est l'insuffisance actuelle de la rentabilité et le bas niveau de croissance économique qui en résulte. Mais même une croissance étendue de la cybernétisation ne conduirait pas à une augmentation de la consommation, à l'abondance générale, mais à une augmentation de la production de gaspillage, à la misère du chômage, à la lente mais inexorable transformation de l'"économie mixte" en capitalisme d'Etat. Tout comme les pays sous-développés vivent dans l'anxiété parce qu'ils ne peuvent plus joindre les deux bouts dans les vieilles conditions semi-féodales et qu'ils ne sont pas capables de réaliser l'industrialisation capitaliste, les nations capitalistes développées vivent elles aussi dans l'anxiété, incapables qu'elles sont de modifier leurs structures sociales de façon à permettre un développement complet des forces sociales de production et une abolition progressive du travail.

BIBLIOGRAPHIE.

- 1) NORBERT WIENER: The Human Use of Human Beings. New York (1954) 162
- 2) Calling all Jobs. National Association of manufacturers.
New York (Oct. 1957) p.21
- 3) W.H.FERRY: Caught on the Horn of Plenty. Center for the Study of
Democratic Institutions (Jan. 1962) p.1
- 4) The New York Times: (16 fev. 1962)
- 5) Cybernation: The Silent Conquest. Center for the Study of
Democratic institutions. (1962)
- 6) Id. p.14
- 7) Ibid. p. 16
- 8) The New York Times: (6 avr. 1962) p. 18
- 9) D.N. MICHAEL: Cybernation p. 26
- 10) Id. p. 46
- 11) Ibid.
- 12) National bureau of Economics Research. Princeton. (1961).
- 13) S.KUZNETS: Capital in American Economy. p. 442
- 14) Id. p. 443
- 15) Ibid. p. 453
- 16) Ibid. p. 457
- 17) Ibid. p. 460
- 18) Ritchie CALDER: Technology: Europe's Needs and Resources
New York (1961) p. 789
- 19) P. EINZIG: The Economic Consequences of Automation
New York (1957) p. 6
- 20) P. de LATIL: Thinking by Machine
Boston (1957) p. 284
- 21) R. THEOBALD: The Challenge of Abundance
New York (1962) p. 86
- 22) Le Journal d'Eugène Delacroix. (Retraduit d'après la traduction
américaine. New York. (1962) p. 512.

Ce que nous sommes, ce que nous voulons.

Le but de notre regroupement est de réunir des travailleurs qui n'ont plus confiance dans les organisations traditionnelles de la classe ouvrière, partis ou syndicats.

Les expériences que nous avons faites nous ont montré que les syndicats actuels sont des éléments de stabilisation et de conservation du régime d'exploitation. Ils servent d'intermédiaires sur le marché du travail, et utilisent nos luttes pour des buts politiques et non pour les épauler et les coordonner.

C'est pourquoi nous pensons que c'est à nous-mêmes de défendre nos intérêts et de lutter pour notre émancipation. Mais nous savons que nous ne pouvons le faire d'une façon efficace en restant isolés. Aussi cherchons-nous à créer des liaisons effectives directes entre les travailleurs, syndiqués ou non, de différentes usines, entreprises ou bureaux. Ceci nous permet de nous informer mutuellement de ce qui se passe dans nos milieux de travail, de dénoncer les manœuvres syndicales, de discuter de nos revendications, de nous apporter une aide réciproque.

Cela nous mène, à travers les problèmes actuels, à mettre en cause le régime et à discuter les problèmes généraux, tels que la propriété capitaliste, la guerre, ou le racisme. Chacun expose librement son point de vue, et reste entièrement libre de l'action qu'il mène dans sa propre entreprise.

Dans les luttes nous intervenons pour que les mouvements soient unitaires, et pour cela, nous préconisons la mise sur pied de comités associant de façon active le plus grand nombre de travailleurs, nous préconisons des revendications non hiérarchisées, et non catégorielles, capables de faire l'unanimité des intéressés. Nous sommes pour tout ce qui peut élargir la lutte et contre tout ce qui tend à l'isoler. Nous considérons que ces luttes ne sont qu'une étape sur le chemin qui conduit vers la gestion des entreprises, et de la société, par les travailleurs eux-mêmes.

informations correspondance ouvrières

(Regroupement Inter Entreprise)

Correspondance : **P. BLACHIER**, 13 bis, Rue Labois-Rouillon - PARIS-19°

Abonnement : **Un an - 12 numéros : 5 F.**

Versements : **I. C. O., c. c. p. 20.147.54 PARIS**

RONEOTE à l'adresse ci-dessus

Le Directeur de Publication
P. BLACHIER